

Les échecs et orientations négatives touchent davantage les milieux populaires défavorisés.

Les élèves de milieux populaires, du fait de leurs conditions de vie, précaires pour une partie d'entre eux, et de leur culture, parfois très éloignée de la culture scolaire, ont plus de mal à s'intégrer et à réussir à l'école. Sans cesse, ils rencontrent des obstacles, doivent résoudre des conflits et fournir des efforts importants.

La plupart des professionnels ont du mal à comprendre ces élèves et encore plus leurs familles qui dialoguent difficilement avec le monde scolaire et qui soit «font confiance» à l'institution, soit ne voient pas comment la mettre en cause.

Ainsi, les élèves de milieu populaire, qu'ils soient belges ou d'origine étrangère, vivent davantage de difficultés et d'échecs. Ils redoublent davantage et se retrouvent majoritairement en secondaire en enseignement technique et professionnel, que bon nombre ne termine pas.

*Dans la communauté turque de Bruxelles, considérée comme une des plus défavorisées des communautés immigrées 1, en 91:*

- 1/4 des jeunes de 14 à 18 ans n'ont pas le certificat d'études primaires;
- 60 % des jeunes en secondaire sont en professionnel;
- 25 % des jeunes turcs obtiennent un diplôme d'enseignement secondaire inférieur;
- 1/3 maximum obtient un diplôme d'enseignement secondaire supérieur;
- 1 sur 50 accède à l'enseignement supérieur; 1 sur 100 en sort diplômé.

Moins connue, l'orientation vers les types 1, 3 et 8 de l'enseignement spécial primaire touche majoritairement les enfants de milieux défavorisés, de toutes origines.

*Les enfants de familles ouvrières et sous-prolétaires représentent environ 77 % de la population de l'enseignement spécial. Les élèves issus des catégories socio-professionnelles défavorisées sont majoritaires et surreprésentés dans les types 1 (arriération mentale légère), 3 (troubles caractériels) et 8 (troubles instrumentaux) de l'enseignement spécial. 75 % des enfants repris dans ces trois types rejoignent l'enseignement spécial vers 9 ans, après un essai infructueux dans l'enseignement ordinaire».*<sup>2</sup>

De nombreux IMP et beaucoup d'écoles d'enseignement spécial ont un public constitué presque exclusivement d'enfants de milieux populaires défavorisés, souvent désignés par les professionnels comme des «cas sociaux». Cela interpelle une partie d'entre deux. Les familles et les associations s'en inquiètent. Comment cela se passe-t-il ?

Jusqu'il y a peu, des enfants de milieu défavorisé étaient souvent envoyés en enseignement spécial «en catastrophe», assez tard (vers 9-10 ans), après un ou deux redoublements, parce que l'école ne voyait pas, ou plus, «quoi faire» face aux retards scolaires (surtout en lecture). Actuellement, certains enfants défavorisés sont orientés très tôt vers ces types, avant même l'entrée en primaire...

Les diagnostics posés sont très psychologiques. Ils tiennent peu compte des conditions de vie et du vécu de l'enfant, dans son milieu et à l'école, de ses références sociales et culturelles...

Face à ce que vit l'enfant, le jeune, n'est-il pas normal et sain qu'il résiste, en se manifestant parfois par la violence ou, au contraire, en se réfugiant dans le silence et la non participation ? Mais le psychopédagogique reste prépondérant dans le scolaire (formation des professionnels, analyse des situations), alors que l'aspect social est négligé : les milieux dont est issue une partie du public scolaire, une grande partie du public qui pose problème à l'école, ne sont ni connus, ni rencontrés... Ceux de la

débrouille, de la survie qui permet à la famille de rester en vie, de rester ensemble. Ainsi peut-on considérer comme débile un enfant de 4 ans, parlant mal, peu habile aux exercices scolaires, mais qui aide sa maman à habiller les plus petits, fait les courses; bat les cartes avec une dextérité incroyable ?... Quel sens a pour lui ce qu'on leur dit, ce qu'on leur propose ? Quel accueil a reçu sa première parole, son premier acte, souvent si maladroits, si «différents» ? Quel regard sent-il porté sur sa famille, sur sa personne... pour avoir envie d'avancer, pour oser franchir cet énorme fossé entre ce qu'il connaît et ce nouveau monde, qui lui paraît souvent menaçant ?...

Si les difficultés et les retards sont inévitables mais réversibles (à certaines conditions), leurs «sanctions», socialement marquées telles le redoublement, surtout s'il se répète, et l'orientation non choisie, sont, elles, par contre, très souvent irréversibles et sources d'exclusion durable...

Elles ont donc des conséquences définitives, se manifestant déjà à court terme : sentiment d'échec, moindre estime de soi (ces élèves sont l'objet de moquerie, du mépris des autres); honte; dégoût de l'école et de l'apprentissage; repli sur soi ou révolte... tous sentiments difficiles à modifier et qui entravent toute la vie sociale. Ainsi, on constate que les adultes ayant vécu l'échec et l'humiliation à l'école ont beaucoup de mal à entamer une formation ultérieure<sup>3</sup>...

C'est particulièrement le cas pour l'envoi en enseignement spécial. Nous ne remettons pas en cause l'existence et le bien fondé de l'enseignement spécial pour des élèves souffrant de pathologies graves. Mais nous constatons qu'il constitue probablement un des derniers lieux de relégation des élèves en difficulté et en échec, sans handicap spécifique. Or, il est ignoré dans les recherches qui étudient l'orientation ! Les données font défaut sur les acquisitions des élèves de l'enseignement spécial et sur leur devenir. Si certains, au début surtout, y «commencent à apprendre», d'autres n'y acquièrent même pas la lecture et l'écriture; rares sont ceux qui y obtiennent le CEB (203 délinés en 95, 70 en 964); très peu en sortent avec une formation professionnelle reconnue... Enfin, le passage en enseignement spécial stigmatise et rend plus difficile encore l'accès à un emploi «normal» et au système de sécurité sociale (droit au chômage, aux formations)...

Lors d'une réunion dans un PMS, une jeune femme d'origine étrangère raconte. Elle a été envoyée dans l'enseignement spécial à l'arrivée de sa famille en Belgique, ainsi que ses frères et soeurs, scolarisés après elle. Après plusieurs années, ses parents essaient de les retirer, se rendant compte qu'ils n'apprenaient pas grand-chose; ils ont eu beaucoup de difficultés et ont dû faire appel à un avocat. Elle a, depuis, fait des études de médecine mais elle témoigne encore aujourd'hui du sentiment d'exclusion qu'ils ont vécu!

La fréquentation de l'enseignement spécial renforce l'exclusion dont sont déjà victimes une partie de ces enfants...

Lors d'une récente Université Populaire du Quart Monde sur l'enseignement spécial, les familles ont témoigné d'une grande diversité d'expériences (de débuts d'apprentissage, d'épanouissement ou pas de leurs enfants; de relation avec l'école...) mais l'aspect le plus mentionné, et cela chez presque tous, est cette étiquette: *“Les autres disent que je vais à l'école des fous”*.

Dominique VISÉE  
Unité enseignement. ATD Quart-Monde